



HAL
open science

Mise en exposition et mobilisation numériques des mémoires des bastides du sud-ouest

Jessica de Bideran, Patrick Fraysse

► **To cite this version:**

Jessica de Bideran, Patrick Fraysse. Mise en exposition et mobilisation numériques des mémoires des bastides du sud-ouest. *Les Cahiers du numérique*, 2016, La médiation des mémoires en ligne, 12 (3), pp.15-29. 10.3166/LCN.9.1.25-38 . hal-01855816

HAL Id: hal-01855816

<https://hal.science/hal-01855816v1>

Submitted on 8 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mise en exposition et mobilisation numériques des mémoires des bastides du Sud-Ouest

JESSICA DE BIDERAN ET PATRICK FRAYSSE

Si pour les nombreux touristes qui visitent chaque année le Sud-Ouest de la France le terme de bastide évoque le plus souvent ces petits villages pittoresques construits autour d'une place de marché, leur mise en exposition relève du processus de patrimonialisation où monuments et documents s'hybrident pour former un discours culturel qui mêle communications scientifique, touristique ou encore politique. Conséquemment, cette réécriture transforme un patrimoine monumental en divers signes de territorialité au sein d'espaces institutionnels où se multiplient désormais les dispositifs numériques de recueil et de valorisation d'objets patrimoniaux mais aussi de mémoires parfois concurrentielles. Ces dispositifs numériques, s'ils renouvellent sans aucun doute les pratiques muséographiques, sont aussi l'occasion de réinterroger cet « entre-deux » entre le passé et le présent (patrimoine) et entre les monuments et les publics (médiation).

1. Introduction

L'attractivité touristique du patrimoine monumental, toujours plus menacé et parallèlement toujours plus valorisé, lui confère une place à part au sein des politiques culturelles des collectivités territoriales qui font désormais la part

belle aux raisonnements économiques. Relevant tout autant de la valorisation patrimoniale que de l'exploitation touristique, les dispositifs info-communicationnels (Couzinet, 2009) créés réactualisent inévitablement la documentation produite sur les objets patrimoniaux, documentation à présent essentiellement numérique et se déployant sur de multiples plateformes. À côté de dispositifs de monstration plus traditionnels, telles les visites guidées ou les panneaux explicatifs, apparaissent en effet aujourd'hui de nombreux systèmes numériques qui se présentent comme des objets médiateurs facilitant l'appropriation par les publics d'informations patrimoniales complexes. À consulter sur place ou en mobilité, cette nouvelle documentation régénère à n'en pas douter les représentations symboliques et culturelles élaborées sur un territoire (Bideran et Fraysse, 2016) ; territoire où les habitants sont par ailleurs de plus en plus incités à s'exprimer et à parler de « leur » pays. Cette prise de parole des habitants constitue à cet égard un des principaux critères de la patrimonialisation puisqu'ainsi la population participe à la reconnaissance de l'objet patrimonial. Pour autant, cette mémoire locale peut être légèrement différente de celle, officielle, que composent les experts. Elaborées sous influence politique et sociale, ces mises en scène patrimoniales nous paraissent donc représenter un terrain pertinent permettant d'analyser l'articulation entre patrimoine valorisé et mémoire véhiculée sur un territoire donné.

Cette question du patrimoine, de la mémoire et des processus de patrimonialisation associés est illustré ici par l'étude empirique d'un dispositif de valorisation territorial, le centre d'interprétation de la bastide de Monpazier, petite cité d'origine médiévale du sud-ouest de la France. Ouvert en 2013 en plein cœur du village, « *Bastideum* – Et hommes » se présente comme un centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine qui proclame d'emblée dans son appellation l'importance des hommes dans la construction et l'évolution de ces villes neuves du Moyen Âge. Or, cette convocation des mémoires de la bastide, qu'elles soient scientifiques, médiatiques ou encore individuelles, se matérialise au sein de deux systèmes numériques de médiation, d'une part une série de dispositifs audiovisuels à consulter sur place, et d'autre part une application de visite permettant de découvrir la bastide en mobilité. La promesse numérique qui accompagne le discours de présentation de cet espace a particulièrement attiré notre attention. « Interactifs », « ludiques », « modernes », les dispositifs numériques produits garantiraient en effet, selon leurs concepteurs, l'accès à une documentation renouvelée permettant par exemple de confronter les différents regards que portent les habitants, archéologues, historiens ou encore architectes sur ce patrimoine monumental mais aussi de découvrir en mobilité des restitutions virtuelles et prises de vues inédites.

Comment dès lors s'articulent les témoignages exposés dans l'espace d'interprétation et la documentation mise en scène au sein de l'application mobile ? Derrière cette collecte de témoignages, y-a-t-il chez les commanditaires le désir de révéler (ou de créer) une identité locale ? Comment se construisent et se revendiquent les identités et les mémoires de cette bastide ? Plus généralement, la facilité de captation et de transmission des récits à l'ère du numérique modifie-t-elle les pratiques de valorisations patrimoniale ?

Pour répondre à ces questions, nous proposons de construire un terrain d'étude hybride. Il nous a paru essentiel, dans un premier temps de revenir sur les conditions de l'interprétation patrimoniale des bastides. Monpazier s'est en effet imposé dans l'historiographie comme le symbole d'un patrimoine médiéval, la bastide idéale. Ce long processus de patrimonialisation est aujourd'hui décrit dans son centre d'interprétation, situé en plein cœur de la petite cité et qui distille via différents médias consultables dans ses salles et à travers son application de visite des bribes numériques d'histoire et de mémoire. Dans un deuxième temps donc, une description de ces dispositifs numériques de valorisation proposés aux visiteurs est combinée à des entretiens semi-directifs menés avec les commanditaires et producteurs de ces systèmes¹. L'analyse de textes officiels, tels que le programme scientifique du centre d'interprétation, complète ces éléments d'observation. C'est l'hybridation des données de terrain qui facilitent selon-nous la compréhension du processus de fabrication de ces nouvelles mémoires numériques.

2. Des monuments médiévaux à l'ensemble urbain, une interprétation patrimoniale

Si de nos jours, tout est susceptible de devenir patrimoine, le patrimoine, ce sont d'abord des objets que l'on étudie, des traces du passé et des lieux que l'on repère ou invente un peu partout, des monuments innombrables, parfois « historiques », mais aussi des savoir-faire ou des coutumes. Face à ce patrimoine multiforme, les pouvoirs publics définissent des politiques culturelles pour sauvegarder ces objets tout autant qu'ils régulent, plus ou moins consciemment d'ailleurs, une gestion mémorielle. Ce processus de transformation symbolique s'inscrit donc dans un contexte scientifique, juridique ou politique, et s'accompagne d'une production documentaire complexe qui peut être soumise à différentes interprétations. Questionner

¹ À cet égard nous tenons à remercier Baptiste Quost et Emmanuelle Capo, chargés de mission au *Bastideum*, ainsi que Fabrice Duppi, maire de Monpazier, pour leur écoute, leurs échanges et les entretiens que nous avons pu mener avec eux.

Particulation entre les mémoires et le patrimoine qui construisent l'identité de cette bastide suppose donc de revenir en arrière en décortiquant le mouvement de patrimonialisation qui a engendré la reconnaissance culturelle de cette petite cité médiévale.

2.1. Quand une ville neuve du Moyen Âge devient le symbole d'un patrimoine médiéval

Ancré dans l'imagerie touristique des campagnes françaises, le terme bastide renvoie aujourd'hui à un type bien particulier de villages du sud-ouest de la France, des petites cités aux ruelles pittoresques et à la place centrale dont ces seules caractéristiques urbanistiques paraissent suffirent à les faire entrer dans la grande catégorie du patrimoine. Mais cette représentation symbolique est issue d'un long processus qui s'appuie sur la reconnaissance historique et culturelle de ces espaces urbains. Conséquemment, cette réorientation du regard suscite un intérêt scientifique tout autant que mythique pour les bastides médiévales.

L'historiographie classique dépeint un tableau ternaire de l'occupation du sol au Moyen Âge. Entre les X^e et XIV^e siècles, partout en Europe les peuplements se seraient orientés en effet vers des habitats de plus en plus agglomérés autour d'un édifice phare pour la population, qu'il s'agisse alors d'une église, d'un château ou d'une halle couverte. En France, ce sont notamment les luttes de pouvoir franco-anglaises qui entraînent sur le sol méridional la création de ces villes neuves centrées sur une place de marché et au tracé régulier. À cet égard, la bastide de Monpazier, fondée en 1284, est une création anglaise sur un territoire cerné de créations françaises. Devenu française durant la guerre de Cent ans la bastide de Monpazier subit par la suite les vicissitudes du temps et tombe, comme de nombreux autres villages, quelque peu dans l'oubli. Paradoxalement, c'est cet éloignement de la grande Histoire qui lui permet de conserver la majorité de ses caractéristiques urbanistiques et architecturales médiévales.

Il faut donc attendre le XIX^e siècle pour que Monpazier entame une nouvelle vie. Alors que de nombreux historiens commencent à écrire sur la Moyen Âge, ses populations et leurs cadres de vie, l'archéologue périgourdin Félix de Verneilh redécouvre les bastides méridionales et publie en 1847 dans les *Annales archéologiques* le plan de Monpazier, un plan rectangulaire organisé autour d'une place centrale d'où s'étirent des rues régulières. Parce qu'il est le premier à étudier cette petite cité, Félix de Verneilh peut alors être considéré comme l'« inventeur » de Monpazier (Fraysse, 2010) qui va lancer le processus de patrimonialisation largement décrit par Jean Davallon (2006). Cette idée du

modèle idéal de la bastide que constituerait Monpazier est par la suite reprise par Eugène Viollet-le-Duc qui l'exploite largement dans son célèbre *Dictionnaire raisonné de l'architecture*. Le succès de l'ouvrage n'étant plus à démontrer (Boudon, 1983), les nombreuses illustrations d'un Monpazier médiéval reconstitué qui parsèment les articles « Alignement » et « Maison » offrent désormais des images mémorielles toutes prêtes et facilement lisibles par tout un chacun.

Or, depuis cette fin du XIX^e siècle et avec une nette accélération dans la seconde moitié du XX^e siècle, historiens et urbanistes se penchent régulièrement sur le concept de bastide dans des études plus sérielles que monographiques (Higounet, 1992 ; Cursente 1998 ; Berthe, 2002). Monpazier est désormais englobé dans un tout plus large qui la dépasse. Souhaitant aller au-delà de l'imagerie d'Épinal effectivement véhiculée par ces premières études, ces productions scientifiques cherchent à déconstruire l'apparente simplicité d'un plan régulier édifié pour une population de marchands s'épanouissant dans un microcosme égalitaire et idéal pour reconstruire la complexité politique, économique et symbolique qui sous-tend la société médiévale. C'est dans cet esprit que débute en décembre 2011 la mission d'inventaire du patrimoine monpaziérois lancée à l'initiative de la commune et du service régional du patrimoine d'Aquitaine. Loin de s'attaquer à un terrain vierge, il s'agit alors de renouveler la connaissance du site à partir d'études archivistiques et archéologiques systématiques, constituant tout autant la mémoire du cadre bâti de cette cité que la déclaration d'intention du futur centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine (Quost, 2013). Inscrit au cœur de l'espace public, l'ouverture de cet établissement représente *in fine* l'aboutissement du processus de patrimonialisation, mouvement qui suppose en effet que les populations connaissent et reconnaissent comme patrimoine tout objet ayant subi une première consécration scientifique. Extirpant de l'anonymat dans lequel la bastide de Monpazier végétait depuis la fin du Moyen Âge, ce mouvement de reconnaissance, très rapidement esquissé ici, montre combien celui-ci est complexe et s'étire sur le temps long. Face à l'imagerie moyenâgeuse produite au XIX^e siècle, le spécialiste du patrimoine doit sans cesse se remettre à l'ouvrage pour faire évoluer ses connaissances mais aussi les moyens de transmettre ces dernières.

2.2. Une patrimonialisation achevée d'un ensemble monumental et urbain

Étape essentielle à la patrimonialisation, la reconnaissance juridique suit de près les premières études historiques. Durant le XX^e siècle, trente-deux édifices de la commune sont progressivement protégés au titre des Monuments

historiques. L'église, une dizaine de maisons et l'ensemble des fortifications accèdent par conséquent au statut de monuments et deviennent dès lors une mémoire monumentale qui génère une zone de protection étudiée par les experts patrimoniaux. Un secteur sauvegardé, destiné à protéger l'ensemble de la bastide, est créé en 1990 tandis que des sondages archéologiques sont réalisés en différents lieux. Peu à peu la monumentalité des édifices majeurs se voit associée à l'étude des activités humaines, des réseaux de voirie et d'une manière plus générale, de l'ensemble des pratiques urbaines. Devenant imperceptiblement patrimoine, l'ensemble de la cité se construit désormais une mémoire locale qui s'illustre tout autant dans la pérennité monumentale des bâtiments remarquables que dans la fugacité des activités humaines qui s'y déploient (Vallat, 2009 : 10).

Dans le même temps, ce grand plan de rénovation urbaine s'accompagne d'une opération « Grand Site » proposée par l'État à la commune de Monpazier afin de répondre aux difficultés que pose l'accueil des nombreux visiteurs qui se pressent aux portes de la cité. Car parallèlement aux études scientifiques et aux procédures de classement, la bastide jouit dorénavant d'une renommée qui attire de plus en plus de publics. Avec le classement de Monpazier parmi les « Plus Beaux Villages de France », la reconnaissance de cet ensemble urbain et monumental n'est plus seulement scientifique, elle est aussi médiatique. Label géré par une association privée sans réelle valeur politique ou juridique, celui-ci assure toutefois une forte attractivité touristique pour les communes retenues. Sur un site soumis à une forte fréquentation - 400 000 visiteurs en moyenne² par an pour une commune de 600 habitants depuis les années 2000 environ – les pouvoirs publics se doivent donc de réguler les nombreuses activités touristiques qui s'y déploient.

Dispositif visant à remettre un peu d'ordre dans cette frénésie consumériste de la petite cité, le centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine (ciap) de Monpazier est créé en 2013. Établissements traditionnellement liés au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire, label délivré pour sa part par le Ministère de la Culture et de la Communication afin de coordonner et d'assurer une qualité professionnelle à l'animation du patrimoine pour les villes partenaires, le ciap de Monpazier fait donc figure d'exception puisqu'il s'élève au cœur d'une petite ville qui n'appartient pas – encore – au réseau³.

² Ces chiffres, tirés du cahier des charges du *Bastideum* sont toutefois à nuancer dans la mesure où aucune explication n'est donnée quant à la méthode de recueil des données.

³ Mais selon le maire de Monpazier, la bastide est adhérente de l'association des Villes et Pays d'Art et d'Histoire et Villes à secteur sauvegardé (entretien réalisé le 14/09/2012).

Matérialisation physique au cœur de la bastide – celui est directement accessible depuis la place centrale – du processus de patrimonialisation, le ciap de Monpazier appartient à un type bien particulier d'établissement culturel qui peut être défini comme :

« un espace (généralement) sans collection / à visée de diffusion / d'un patrimoine / quelle que soit la nature de ce dernier / maintenu en place (inscrit ou aménagé à même un lieu naturel) au sein du site qu'il met en valeur / avec des aménagements très minimes / destiné à accueillir un large public » (Chaumier et Jacobi, 2008 : 5).

La bastide, son urbanisme et son histoire, ne pouvant de fait être entièrement résumés dans l'espace clos d'un musée, cet établissement tente de traduire l'idée de bastide en mobilisant à la fois des traces patrimoniales, une histoire urbaine et surtout des mémoires. Conformément au programme scientifique de cette structure, les expositions et espaces documentaires souhaitent en effet fournir aux touristes les clefs de compréhension de Monpazier tout en accompagnant les habitants dans leur appropriation de l'espace urbain afin qu'ils participent activement à la conservation de ce patrimoine exceptionnel (Quost, 2013). La scénographie générale du lieu est à cet égard fort habilement organisée autour des actions ayant permis sa patrimonialisation puisque ce sont des verbes tels que « étudier », « préserver » ou « habiter » qui rythment l'espace. Si l'on retrouve ainsi de nombreux dispositifs exposant l'histoire de la bastide à travers le regard des historiens, archéologues et urbanistes (entretiens audiovisuels, panneaux, maquettes ou encore cartographies), les habitants ne sont pas oubliés puisque ces derniers s'expriment au sein de l'espace fort justement intitulé « préserver ». Suivant en cela les grands principes de l'interprétation édictés par Freeman Tilden, cette structure multiplie donc les témoignages et confronte les points de vue. Loin de construire un rapport figé au patrimoine, qui n'aboutirait qu'à sa sacralisation (Delarge, 2001), le ciap n'occulte par conséquent pas les conflits que peut engendrer la muséification de l'espace urbain. S'oppose ainsi plusieurs mémoires, l'une scientifique et fondatrice de la patrimonialisation de la bastide, et l'autre, sociale et révélatrice de la réception de cette patrimonialisation au sein de la population locale.

3. Le devenir monument du témoignage, une patrimonialisation numérique inachevée

Intrinsèquement personnelle et virtuelle, la mémoire individuelle a toujours cherché des supports extérieurs pour se donner à voir et ainsi perdurer. La documentation, analogique comme numérique, constitue à cet égard l'exomémoire (Dodebei, 2015) du scientifique, du juriste ou du politique qui

assure l'existence même du patrimoine monumental et urbain. Parallèlement à cette mémoire « officielle », qui se matérialise si bien dans les lieux de mémoire décrits par Pierre Nora (Nora, 2011), s'élabore toutefois une autre mémoire, celle des habitants qui héritent de cette patrimonialisation. Auparavant souvent occultée, cette autre mémoire est aujourd'hui plus facilement transmissible grâce aux systèmes d'enregistrement et de diffusion numériques. Plusieurs registres mémoriaux coexistent donc désormais dans un même environnement numérique, au risque d'une certaine polyphonie.

3.1. Des mémoires documentaires et scientifiques valorisées

Exposant les deux types de mémoire, le ciap de Monpazier constitue à cet égard un espace hybride, une interface qui combine des environnements analogiques et numériques où s'externalisent des significations multiples.

La mémoire des bastides en général et celle de Monpazier en particulier sont d'abord des mémoires documentaires. Une documentation riche et variée a été rassemblée par les historiens et les archéologues à l'occasion des nombreux travaux de recherche évoqués plus haut et qui ont abouti à sa patrimonialisation. L'inscription au rang des « grands sites nationaux » en 1991, distinction nationale dont ne témoigne plus à Monpazier qu'une « maison du grand site », avait alors donné lieu à une étude architecturale et urbaine réalisée par le cabinet d'architecte parisien Dryjski dans le cadre d'une ZPPAUP. Cette étude a permis de rassembler une documentation historique importante faite notamment de données iconiques, plans, dessins, gravures qui est depuis systématiquement exploitée dans les supports de communication divers jusqu'au ciap qui nous occupe aujourd'hui. D. et C. Dryjski ont par ailleurs renouvelé cette mémoire documentaire historique en dessinant systématiquement les façades de toutes les maisons de la bastide. Ce travail de documentation historique et de création documentaire constitue le socle scientifique de l'inventaire du patrimoine de Monpazier mené jusqu'en 2014 par Baptiste Quost, chargé de mission patrimoine pour la bastide de 2011 à 2014. Nous avons déjà analysé ce premier processus documentaire dans la revalorisation du modèle urbain des bastides (Frayssé et Régimbeau, 2007). Cette mémoire documentaire est désormais bien connue et il est normal de la retrouver exposée au sein du *Bastideum*.

L'ensemble des panneaux d'exposition et la trame des dispositifs numériques consultables sur place et conçu par le cabinet de scénographie montpelliérain IDScènes⁴ met donc tout logiquement en scène des copies de

⁴ <http://www.idscenes.com/>

ces documents. Enchâssée au sein de bornes interactives ou exploitée dans le cadre d'un film présentant la bastide grâce à des prises de vues aériennes réalisées au moyen d'un drone et complétées par des images de synthèse, cette documentation essentiellement iconographique constitue une première couche informationnelle brute et pas toujours aisément compréhensible par les visiteurs les plus profanes. Des interviews de chercheurs, historiens et archéologues universitaires pour la plupart, viennent alors relayer, ou plutôt traduire, cette mémoire documentaire. Ces courts entretiens filmés, qui s'animent d'eux-mêmes et tournent en bouclant, décryptent l'urbanisme, l'architecture domestique ou encore la variété des paysages et le développement de cette ville durant la guerre de cent Ans. Tout dans la mise en scène de ces audiovisuels souligne alors la reconnaissance de cette mémoire désormais scientifique. Insérés au sein de trames métalliques évoquant des plans d'urbanisme réguliers, les écrans diffusent en effet de façon ininterrompue un discours officiel, des connaissances historiques et architecturales reconnues et considérées par les concepteurs de cet espace comme nécessaires pour faire le lien entre les cartes géologiques, géographiques ou historiques et les plans exposés. L'exposition au grand public de ces matériaux de travail s'appuie donc avant tout sur le récit de la patrimonialisation de Monpazier, une patrimonialisation illustrée par la prise de parole des scientifiques et experts du patrimoine.

Mais l'exposition de cette documentation technique est cependant accompagnée par un autre récit, celui que portent certains habitants sur leur village, livrant ainsi un autre éclairage mémoriel. La mémoire officielle, brute de document et interprétée par les chercheurs, est alors confrontée à une autre mémoire collective moins exogène puisqu'elle est directement reliée à la parole des habitants, sans le filtre d'un support documentaire extérieur sans cesse réenregistré, dans une cascade de copies désormais numériques.

3.2. Préservation d'une mémoire locale et enregistrements des habitants

Dans l'espace intitulé « Préserver » et proposé en fin de parcours, les visiteurs ont notamment accès à ces différents enregistrements sonores où s'expriment des habitants du village. Ces derniers relatent ainsi leurs sentiments quant à la « muséification » de Monpazier, propos qui entrent en résonance, sinon en dissonance, avec les recommandations architecturales (tailles et matériaux des huisseries, couleurs des façades, etc.) imposées par les experts du patrimoine. Or, si la confrontation des regards portés sur ce patrimoine monumental vivant correspond parfaitement à la logique des centres d'interprétation pensée par Freeman Tilden (Tilden, 1977), elle reste suffisamment rare dans les lieux et institutions dédiés aux objets patrimoniaux

pour être soulignée. Facilitée par les outils numériques aujourd'hui à notre disposition pour enregistrer et diffuser des entretiens, cette exposition de points de vue divergents cherche sans nul doute à éveiller l'esprit critique et la curiosité des publics. Cependant, l'intégration de ces témoignages au cœur de l'exposition est bien différente de celles des scientifiques. Si les interviews de chercheurs se répètent en effet à l'infini dans les différents espaces muséographiques, les témoignages d'habitants sont insérés au sein de dispositifs interactifs qui impliquent pour le visiteur des choix, une sélection. Alors finalement que le discours officiel emplit ce lieu, par ces images et ces voix de chercheurs qui raisonnent tout au long du parcours, la consultation de la parole des habitants implique quant à elle de la part des publics un engagement, le désir d'écouter cette autre mémoire.

Cette curiosité pour la vie récente de la bastide est toutefois attisée plus loin, au sein d'un espace baptisé « Vivre à Monpazier ». Ici, le public est invité à consulter sur des bornes interactives des extraits vidéos de films de cinéma dont certaines scènes ont été tournées à Monpazier, comme *Le Capitaine* avec Jean Marais et Bourvil, *Les misérables* avec Lino Ventura ou encore *Fanfan la tulipe*, avec Vincent Pérez. Mais là encore, la parole des habitants est reléguée au second plan et s'expose par un intermédiaire, le médiateur. Bien que de nombreux habitants de Monpazier aient fait office de figurants au sein de ces films populaires, cette information n'est effectivement pas affichée dans cet espace d'exposition et seul le guide en parle pendant la visite guidée :

« Certains Monpaziérois viennent pour se voir, amènent leurs amis ou leur famille et me racontent cette expérience. Tout ça ce sont des Monpaziérois autour de Jean Marais... »⁵

Plus loin encore, un dispositif de consultation donne accès à un enregistrement audio de 12 minutes sur lequel parlent une demi-douzaine « d'anciens » de la commune. Ces vieux monpaziérois racontent les souvenirs de leur village en insistant sur l'importance du marché et des foires, des vieux métiers et des occasions de divertissements qui perduraient autrefois. Ces souvenirs sont ceux de personnes ayant vécu dans la deuxième moitié du XX^e siècle qui a vu s'éteindre petit à petit tout un monde de petits métiers et de coutumes qui plongeait ses racines dans un passé rural lui-même en voie de disparition. C'est parce qu'ils témoignent d'un monde qui n'existe plus que ces entretiens sont importants ; et c'est aussi pour cela que les responsables du *Bastideum* ont conscience de participer à la constitution, à la conservation et à la diffusion d'une mémoire collective encore mal étudiée mais qui pourra être plus finement analysée plus tard par des chercheurs divers.

⁵ Entretien réalisé avec Emmanuelle Capo le 27/10/2015 à Monpazier

Ce devenir monument des témoignages est à rapprocher de l'expérience vécue par certains guides qui finissent par se confondre avec l'objet de la visite. La parole du guide est en effet parfois indissociable du lieu à visiter et c'est ainsi que les publics ont tendance à identifier Colette, la guide, avec la Rotonde qu'elle fait visiter à Rieux, petite commune du midi de la France (Sagnes, 2010). Cette personnification du lieu patrimonial intègre alors des éléments de mémoire qui rattachent un passé idéalisé par le processus de patrimonialisation et la documentation officielle à un présent incertain quant à son inscription dans l'histoire ; chaque génération ayant de fait l'impression de vivre une époque de rupture. Dans ces conditions, on comprend mieux pourquoi chaque territoire souhaite se doter d'un outil de valorisation de son patrimoine faisant appel à la participation des publics. À Monpazier, le recueil de la parole des habitants consacre cet objet de patrimoine qu'est devenue la bastide tout autant qu'il révèle ce mouvement d'appropriation par la constitution et la circulation d'une mémoire collective. D'un côté la parole des experts, historiens, archéologues et architectes, inscrite sur des supports de documentation plus ou moins classique (photos, plan, cartes, audiovisuels) et de l'autre, une parole profane, support d'une mémoire plus récente à la fois individuelle et collective.

L'inscription de cette mémoire collective instable et fragile sur un support numérique à consulter dans l'espace du centre d'interprétation lui confère a priori une certaine légitimité. Cependant, et comme nous l'avons déjà brièvement souligné ci-dessus, la reconnaissance de cette mémoire locale, non scientifique, semble encore hésitante ; les mises en espace de ces dispositifs de médiation ne prenant pas assez en compte par exemple le confort du public. Alors que des banquettes sont installées face aux différents audiovisuels relayant la mémoire officielle de la bastide, une histoire faite d'urbanisme, de topographie ou d'architecture, l'écoute des longues minutes d'entretiens avec les habitants se fait systématiquement debout. Les casques audio, toujours individuels, sont en outre le plus souvent présentés devant une documentation sans rapport avec le contenu écouté, une carte du territoire ou des relevés d'architecture par exemple. Cette confrontation de la mémoire documentaire et scientifique, officielle en d'autre terme, avec le vécu des habitants est pour le moins étonnante, si ce n'est dommageable pour la compréhension de ces témoignages aux accents rustiques et aux expressions si pittoresques. Cette scénographie quelque peu inadaptée atteste d'une réflexion inachevée à propos de la mise en espace de ces objets de médiation. En suivant ce raisonnement, on peut également regretter que ces témoignages soient complètement absents de l'application de visite du village proposée au téléchargement en fin de parcours. Le « guide multimédia », pour reprendre l'expression de ses concepteurs, est en effet très proche dans son écriture des guides de voyage papiers qui proposent avant tout une mise en scène topographique et visuelle

d'un territoire (Vergopoulos, 2010). Muni de son smartphone ou de sa tablette numérique, le visiteur accède ainsi à travers une dizaine de points d'intérêt, localisés et sélectionnables via un plan de la bastide, à de nouveaux interviews de chercheurs ou à des galeries iconographiques constituées pour l'essentiel de documents d'archive tels que des cartes postales anciennes. *In fine*, le visiteur n'emporte donc sur son appareil mobile qu'une partie de la mémoire de Monpazier, la mémoire officielle et scientifique matérialisée par une série de couches documentaires consultables en mobilité, et non cette mémoire locale, pittoresque et encore vivante de ses habitants.

3. Conclusion

L'analyse du contenu de cette mémoire locale nous permet de proposer quelques pistes de réflexion quant aux notions d'interprétation et de médiation.

Car c'est finalement à une « Histoire sans histoires » (Sagnes, 2002) que le visiteur est convoqué. Contrairement à d'autres lieux qui exposent souvent un Moyen Âge revisité, le *Bastideum* n'offre en effet pas au visiteur une histoire événementielle faite de batailles, de grandes dates ou de grands personnages ; la seule date importante étant celle de la fondation, 1284 et l'une des rares figures historiques citées étant son fondateur, Jean de Grailly, personnage qui n'est pas vraiment passé à la postérité. L'histoire locale est par conséquent insérée dans une histoire plus englobante, celle de l'urbanisme et de l'architecture civile médiévale et il n'est pas question de grand monument ou de péripétie historique. Cela s'entend dans les témoignages d'habitants recueillis qui insistent en premier lieu sur le marché. La bastide vécue ne met ainsi pas l'accent sur le plan et l'urbanisme, comme le fait la mémoire documentaire officielle, mais sur un événement populaire et récurrent, hebdomadaire pour le marché (le jeudi depuis 1284) ou quasi mensuel pour les foires. L'organisation de l'urbanisme n'est vécue ici que comme une réponse à cette activité marchande. Le marché est au centre du plan du village (la place des arcades) et au centre de la mémoire des habitants, comme en témoignent ces quelques extraits :

Habitant 1 : « en plus du marché du jeudi, il y avait 7 foires dans l'année... »

Habitant 2 : « La foire du 8 juillet était renommée dans presque tout le Sud-Ouest. Il y avait des marchands de chevaux et de bestiaux. Il y avait un foirail en haut et un en bas et ils étaient bourrés tous les deux. »

L'autre grande thématique est celle des métiers, ces nombreux métiers, parfois dits « petits » qui ont disparu aujourd'hui tel le sabotier ou le gemmeur :

Habitant 3. « J'étais sabotier de métier, moi. Je fabriquais des sabots. Les gens venaient se chausser. Ils prenaient les sabots, les fentes qui allaient dedans. Il fallait les leur ferrer avec des clous... »

Des pratiques aujourd'hui éteintes semblent nous renvoyer dans un passé à la fois révolu mais pas si lointain puisque certains en ont encore le souvenir. Ces traditions ancestrales et populaires, à l'image des jeux, de la veillée, de la musique et des danses exécutés à l'occasion des nombreux bals ou des fêtes votives, forment autant de pratiques sociales qui sont réactivées par ces témoignages. Cette activation de pratiques anciennes, souvent qualifiées de médiévales, donne une impression d'ancienneté indéterminée, tout comme le jardin médiéval n'a de médiéval que le nom mais hybride une mémoire documentaire, celle des experts historiens, et celle des anciens qui donnent des conseils sur les manières de faire pousser les plantes. Le résultat est un objet médiateur qui permet de mobiliser des savoirs scientifiques et historiques et des savoirs issus d'une mémoire à la fois collective et locale ; une interprétation scientifique se mêle à une interprétation culturelle.

Bastideum constitue donc un lieu hybride qui fossilise un instant de la connaissance construite sur Monpazier tout en ouvrant un espace de recueil de la parole de ses habitants. Mais comme nous l'avons montré, cette mise en circulation de cette autre mémoire est encore approximative. Certes, l'interprétation scientifique est en mouvement mais elle reste figée du fait de la fixité muséographique inhérente à ces espaces d'exposition. L'introduction des témoins, les habitants, facilitée par la rapidité et la souplesse d'enregistrement des outils numériques, vient contrebalancer ce figement documentaire. Toutefois, cette posture ne paraît pas totalement assumée par les concepteurs qui ne cherchent pas à diffuser cette mémoire au sein d'environnements numériques *a priori* plus flexibles en termes de diffusion et d'écoute tel que le réseau Internet ou l'application mobile.

De même, et comme l'a récemment démontré Florent Hautefeuille, il n'est pas toujours simple pour les médias et structures institutionnelles de suivre le renouvellement de la parole des experts et l'avancé des recherches universitaires. S'appuyant sur une réflexion poussée sur l'habitat dispersé médiéval, celui-ci déconstruit la typologie classique du village castral/ecclésial/marchand, telle qu'elle est finalement présentée au *Bastideum*, et prouve qu'elle ne correspond pas complètement à la réalité médiévale (Hautefeuille, 2013). Pour autant, cela s'avère encore trop compliqué à traduire dans un discours de médiation. Le schéma classique de la tripartition des villages correspondant aux trois ordres de la société médiévale largement véhiculée par les ouvrages de vulgarisation est trop commode. La médiation, ici, résiste à la complexité scientifique.

Ce sont donc *in fine* les objets médiateurs qui imposent leur interprétation. La médiation numérique du patrimoine, celle de ses supports de diffusion et de ses accès domine le discours que Gérard Régimbeau résume à la triade suivante :

« *des documents (à conserver, à mémoriser, à transmettre), des médiateurs (auteurs, acteurs des processus) et des moyens de communication (médiiums et médias numériques) » (2015).*

De multiples mémoires coexistent et sont fortement dépendantes des moyens de communication, espace d'exposition ou supports numériques qui eux-mêmes imposent des choix et des discours. Pour les institutions culturelles gardiennes d'une certaine mémoire, officielle et scientifique, la facilité du recueil de données par le numérique ne présuppose pas encore d'une diffusion renouvelée et démultipliée de ces autres mémoires. À travers l'exemple singulier des bastides du Sud-Ouest et de cette tentative inachevée de mise en mémoire numérique des paroles d'habitants, il a été une nouvelle fois possible d'interroger cette notion de médiation que les sciences de l'information et de la communication ne cessent de mobiliser. Le numérique, s'il n'apporte pas encore de solution évidente, permet au moins de renouveler les questionnements sur ces « entre-deux » reliant le passé et le présent (patrimoine) mais aussi les mémoires et les systèmes d'appropriation élaborés par les institutionnels (médiation).

Bibliographie

- Berthe M., (2002). La naissance de Beaumont de Lomagne et les fondations de bastides dans la Gascogne toulousaine à la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e, *Monuments en Toulousain et Comminges, 154^e Congrès archéologique de France*, Paris: Société française d'archéologie. p. 19-30.
- Bideran J. (de), Fraysse P., (2016). Guide numérique et mise en scène du territoire, entre médiation patrimoniale et stratégie de communication touristique, *Études de communication*, n°45 (en cours de publication).
- Boudon F., (1983). Le réel et l'imaginaire chez Viollet-le-Duc : les figures du Dictionnaire d'Architecture, *Revue de l'Art*, n°58, p. 95-114.
- Chaumier S. et Jacobi D., (2008). Nouveaux regards sur l'interprétation et les centres d'interprétation, *La Lettre de l'OCIM*, n°119, <http://ocim.revues.org/348>

- Couzinet V., (2009). *Dispositifs info-communicationnels : questions de médiations documentaires*, Paris : Hermes – Lavoisier.
- Cursente B., (1998). *Des maisons et des hommes, la Gascogne médiévale (XI^e-XV^e siècles)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Davallon J., (2006). *Le don du patrimoine, une approche communicationnelle de la patrimonialisation*, Paris : Hermès - Lavoisier.
- Delarge A., (2001). Pratiques interprétatives en muséologie, *Études de communication*, n°24, <http://edc.revues.org/993>
- Dodebei V., (2015). Mise en mémoire et patrimonialisation en trois temps : mythe, raison et interaction numérique, *Mémoire et nouveaux patrimoines*, Marseille : Open édition Press, <http://books.openedition.org/oep/856>
- Fraysse P. et Régimbeau G., (2007). Signes et formes dans la revalorisation d'un modèle urbain du Sud-Ouest de la France : quand les bastides "se refont une beauté", *Le beau dans la ville : approche diachronique*, colloque international CEHVI (Tours 23-24 novembre 2007) http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/60/63/70/PDF/Fraysse_Regimbeau_Bastides.pdf
- Fraysse P., (2010). La schématisation des Bastides : une écriture entre sciences, imaginaire social et industrie touristique, *Culture et Musées*, n°14, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pumus_1766-2923_2009_num_14_1_1508
- Hautefeuille F., (2013). *Vivre au mas : archéologie du peuplement dans la châtellenie de Castelnaud-Montrastier à la fin du Moyen Âge*, HDR en histoire médiévale sous la direction de Nelly Pousthomis-Dalle, Toulouse : Université de Toulouse 2 Jean-Jaurès. 3 vol. dactyl.
- Higounet C., (1992). Les bastides en question, *Villes, sociétés et économies médiévales*, Bordeaux : Fédération historique du Sud-Ouest, p. 17-29.
- Nora P., (2011). *Présent, nation, mémoire*, Paris : Gallimard.
- Quost B., (2013). Monpazier, la bastide idéale, *Le festin*, n°86, p.57-56.
- Régimbeau G., (2015). Du patrimoine aux collections numériques : pratiques, discours et objets de recherche, *Les Enjeux de l'Information et de la Communication*, n°16/2, <http://lesenjeux.u-grenoble3.fr/2015-dossier/01-Regimbeau/index.html>
- Sagnes S., (2002). Le passé des historiens locaux, *Ethnologues comparées*, n° 4 <http://recherche.univ-montp3.fr/mambo/cerce/r4/s.s.htm>
- Sagnes S., (2002). Suivez le guide... : de l'Autre à soi, ou comment devenir monument, *Ethnologues*, vol. 32, n° 2, <http://id.erudit.org/iderudit/1006306ar>
- Tilden F., (1977). *Interpreting our heritage*, s.l., the university of north Carolina press, 3e édition, (1957).
- Vallat J.-P., (2009). *Mémoires de patrimoines*, Paris : L'Harmattan.

Vergopoulos H., (2010). *Tourisme et curiosités : approche communicationnelle du légendaire dans les guides de voyage imprimés*, Thèse en Anthropologie sociale et ethnologie : Université d'Avignon et Université du Québec à Montréal, <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00585410>

Digital exhibition and mobilization of the memoirs of the bastides of the Southwest

If for the numerous tourists who visit every year the Southwest of France the term of bastides evokes most of the time these small picturesque villages built around a marketplace, their putting in exhibition is a matter of the process of patrimonialisation where monuments and documents cross to transform a cultural speech which involves scientific, tourist or still political communications. Consistently, this rewriting transforms a monumental heritage into diverse signs of territoriality within institutional spaces where multiply from now on the digital devices of collection and valuation of patrimonial objects but also sometimes competitive memoirs. These digital devices, if they renew undoubtedly the museographic practices, are also the opportunity to re-question this "intervening period" between past and the present (heritage) and between monuments and the public (mediation).

Jessica de Bideran, Université Bordeaux Montaigne - Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, jessica.debideran@gmail.com

Patrick Fraysse, Université Paul Sabatier Toulouse, patrick.fraysse@iut-tlse3.fr